

Avant-propos

L'homme en quête de certitudes : entre croyance et savoir

par Marie-Josèphe CARRIEU-COSTA*

S'il est des termes qui font voyager dans plusieurs univers, l'incertitude est bien de ceux-là. De la physique à la littérature, de la philosophie aux sciences, des mathématiques à la finance et aux arts, elle prend des sens différents selon qu'elle évoque les risques, les doutes, les flous, les savoirs, les croyances, les échelles. Et, par cette polysémie, elle renvoie à des zones de liberté, d'aventures, d'hypothèses, de recherches, de curiosités. Elle est l'ombre portée des certitudes, leur inconfort aussi, qui questionne sans cesse notre volonté de maîtrise, d'organisation, de pouvoir, d'anticipation. Elle devient, selon les cas, prévention, précaution, prospective, observation, mesure, défi, interrogation fondamentale. Du « Je sais bien, mais quand même » de Jeanne Favret-Saada, au « Nous ne croyons pas ce que nous savons » de Jean-Pierre Dupuy, l'homme interroge (et s'interroge) quant à l'irréductibilité de ces espaces, il les traque, il veut les soumettre. Des réponses divines aux explorations scientifiques, l'Histoire en témoigne, l'homme n'a de cesse de découvrir ces espaces, de les décrypter, de les valider ou de les infirmer. Connaître, c'est anticiper. Anticiper, c'est lisser sa vie, éviter les ruptures et les accidents, la prolonger.

Notre société de sciences et de techniques se déclare être celle de l'information, de la connaissance, du savoir, des progrès, des technologies. *A priori*, on pourrait y voir une meilleure maîtrise de nos avenir, de nos environnements et des risques encourus. Et cela est vrai : soigner, prévenir, progresser font partie de notre quotidien de manière à ce que la vie soit plus longue, plus douce, que les maux guérissent, que l'éducation progresse, que le monde se connaisse.

En même temps, il est évident que, plus s'étendent le champ des connaissances et les modes d'observation, plus se révèlent les risques réels, potentiels où à venir. Plus nous en savons sur nos environnements, plus ceux-ci peuvent apparaître hostiles et menaçants. Même la mise en évidence de l'innocuité est suspecte... l'inconnu, une fois révélé, produit des menaces nouvelles. Les peurs changent, elles se déplacent, elles changent de type d'objet, mais elles sont bien là. Les risques « naturels » eux-mêmes deviennent un reproche adressé par la société à des coupables potentiels, qui n'auraient pas su les prévenir. Les risques engendrés par les activités humaines sont considérés comme inadmissibles. La traque de l'incertain est devenue une cause militante et légitime ; le prendre en compte, y compris socialement, est un sujet de recherche et le repousser est devenu une préoccupation essentielle.

Alors, ce sont finalement les peurs, les doutes, les craintes, le sentiment d'impuissance et de menace qui relient entre elles deux mondes *a priori* antithétiques : celui des connaissances et celui de l'incertain (et, au-delà, de la précaution). Les institutions se multiplient autour des termes de sécurité ou de prévention, de même que les lobbies de défense des intérêts des citoyens d'un monde dangereux... Même si les faits – traitement de maladies, mortalité de plus en plus tardive, maîtrise croissante de l'environnement, sécurité alimentaire... – vont dans le sens de la préservation et de l'amélioration, les doutes gagnent du terrain, mettant en cause avancées et innovations.

Si les incertitudes ne sont, pour certaines questions, plus les mêmes, des espaces inconnus s'ouvrent, qui les renouvellent sans cesse : nanotechnologies, changement climatique, pandémies, désordres économiques généralisés, fragilité d'une société de réseaux, manipulations des sciences cognitives, etc. La commercialisation précède la maîtrise, la concurrence préempte l'éthique, la mondialisation relativise les normes et les références, et les interdépendances s'affirment dans des solidarités contraintes.

Ces « nouvelles incertitudes » soulèvent forcément de nouvelles questions. Souvent élaborées à partir du regard scientifique, auquel était traditionnellement attribuée et déléguée la charge de résoudre les problèmes, elles apparaissent aujourd'hui comme autant de constructions réservées aux spécialistes, confisquant aux autres la capacité démocratique d'intervenir. De la crise de confiance à l'incapacité de changer les choses, individuellement ou collectivement, le chemin est court.

La crise de confiance est d'autant plus forte que des questions non encore résolues restent en suspens, accréditant l'idée qu'en l'absence de réponse, même les « sachants » ferment les yeux, dans une foi aveugle aux capacités futures de leur corporation, la science devenant ainsi une forme de croyance...

En outre, une des caractéristiques de notre temps est sans doute le mouvement, la vitesse, dans lesquels doivent s'inscrire productions et échanges, créant, au-delà des concurrences, un sentiment de décalage avec notre propre rythme d'appréhension des nouvelles réalités.

Une complexité grandissante ajoute encore à cette perception de fuite éperdue, dont le contrôle et le sens échappent. Il y faut un citoyen « éclairé », sans doute... Mais sur quoi ? Comment ? Par qui ? Pourquoi ? Avec quels impacts ?

Et avec quelles références ? Tout un chacun devrait-il donc détenir toutes les connaissances du monde ? On voit bien comment, en évoquant une seule question, les champs et les argumentaires interviennent dans le désordre, et se mélangent : science, morale, politique, économie, applications diverses, contextualisations et relativités. La part technicisée de la société apparaît aussi riche que fragile et ses innovations tissent un monde d'incertitudes majeures, face à des risques lourds ou à des retours potentiels de la barbarie.

Vitesse, complexité, confiscation du pouvoir et des savoirs, communication devenue branchement permanent sur les réseaux, connaissances sectorisées... : une société de plus en plus appareillée, illisible et interdépendante survivra-t-elle à la destruction de ses accessoires, de ses prothèses, de ses sophistications ? Les fragilités ressenties sont-elles à écarter, au motif qu'elles relèveraient du domaine des angoisses non rationalisées. Les systèmes sont pris en masse et, sans reprendre la métaphore de l'aile de papillon, la fissuration générale de l'économie mondialisée n'illustre-t-elle pas aussi ces risques ? Effondrement des réseaux, virus du cyberspace, manque d'eau et pollution globale sont, parmi d'autres exemples, des hypothèses aux probabilités sans doute modélisables, mais qui apparaissent aussi à beaucoup comme des quasi-certitudes, et contribuent à alimenter des inquiétudes intimes et des peurs collectives.

L'abandon de modes de vie finalement restés très longtemps assez autarciques (ruralité) au profit de nouvelles pratiques très interdépendantes des techniques, d'autrui, de « métropoles » compactes et de nœuds de réseaux n'introduit-il pas effectivement des vulnérabilités cardinales ? Les mutualisations et les solidarités des anciennes sociétés se sont muées en maillages systémiques (souvent obscurs, pour le profane), qui relèvent, pour beaucoup, de l'image du « secret des dieux », de la sorcière, de l'alchimiste ou autre et qui, dans tous les cas, échappent à chacun et sont délégués à des « responsables » inconnus, des chaînes incertaines, cachées dans des salles et derrière des écrans comme le sont les *traders*, jouant le monde à travers des simulations et des modèles aux limites non-prévues. Et ces zones d'incertitude sont des facteurs anxiogènes évidents (on sait que ça va arriver, mais d'où ? Et comment ?)..., qui rendent même suspect le concept de choix démocratique.

Ces multiples marches forcées vers la conquête de territoires encore inconnus soulèvent le problème de l'abandon des croyances et, par là-même, la question de la confiance.

Déléguer l'incertain, cela suppose que soit confié un mandat à d'autres, « connaisseurs » et prévoyants. Cela suppose la précaution, la prospective et des compétences coalisées, auxquelles confier son destin.

L'aboutissement des savoirs réduisant les incertitudes signe-t-il la fin du croire ? Quel espace de doute et d'interrogations déstabilisants, entre des croyances rassurantes et des savoirs non installés ! Cette inquiétude est sans doute renforcée par les éco-évidences actuelles, sans cesse déversées par les media : perception d'un monde fini, aux limites quasi sensibles.

En outre, derrière le croire, s'élabore et se cache un mythe de compensation : peut-être s'agit-il du produit de l'inconfort des incertitudes : l'incertitude porteuse de la subjectivité et de la richesse des hommes : poésie, esprit, imaginaire, création, imprévu, art, sacré, spontanéité, intuition, etc. Ainsi, l'ignorance même se taillerait la part belle de cette situation, en risquant d'éloigner la toute-puissance du savoir et ses conséquences sur le contrat social : ce sont ceux qui savent qui imposent leur décision, au nom de la confiance que l'on place en eux...ou de sa dérive : « j'ai le pouvoir, donc je sais ».

Simultanément, il existe le sentiment du collectif – valeur humaniste par excellence, à préserver – et du risque de sa perte : le lien social est, en effet, tissé aussi de croyances partagées. Croyances appuyées parfois sur des incertitudes communes, dont certaines sont palliées par des potions magiques ou des replis sur soi ; boucs émissaires, religions, communautarismes, etc. Et pendant que s'impose le cliché d'un individualisme croissant, l'individu et les groupes se bardent d'assurances et de « mutualisations » supposées défier l'incertain et pallier les solidarités hypothétiques des temps passés. Mais les institutions, qui créent, puis portent ces recours et en proposent l'illusion, ne sont-elles pas, elles-mêmes, à la recherche éperdue d'outils, de méthodes et de pensées, en quête de fiabilités prospectives ?

Faut-il donc s'étonner de l'engouement actuel pour le hasard, cet événement de l'incertain, dont la sérendipité** est peut être, en partie, un avatar ? Il est frappant de voir combien on investit aujourd'hui sur la rencontre fortuite comme source de richesse – ce qui correspond certainement à une réalité – tout en risquant de minimiser le fait que celle-ci s'opère avec des personnes au capital cognitif dédié et/ou élevé (voir le livre *De la Sérendipité*, de Pek van An del et Danièle Bourcier). On imagine aisément les risques d'une telle sous-estimation.

Quelle est la pertinence même de cette opposition qui voudrait que le savoir éviterait de croire ? L'acquisition de la connaissance – par la recherche, par exemple – n'est-elle pas déjà, dans ses prémisses et ses cheminements, faite d'autant d'actes de croyance ? L'économie (on semble le découvrir) serait largement de l'ordre de la croyance (Ivar Ekeland) : faudra-t-il mettre en place une « précaution financière » adaptée, dès lors que les logiques de rationalité ou de causes auraient été écartées ? (cf. Mandelbrot et l'insuffisance des modèles).

La progression des incertitudes liées à ces zones obscures et référant à l'élaboration de tissus sociaux de plus en plus complexes est d'autant plus importante, qu'elles vont déterminer des développements à venir : une économie dématérialisée suppose des interdépendances accentuées (Dominique Bourg). Quelle est, en cette matière, la limite d'acceptabilité ?

Des réponses existent : la plus fréquente est l'action, sinon l'activisme ! Le *faire* envahit toute réflexion, masque l'angoisse de ne pas avoir de solution adaptée, de projet global et approfondi suffisamment pertinent (ou de ne pouvoir en appliquer un, faute de temps et

d'emprise sur l'état actuel), et multiplie les réponses de colmatage.

Les modèles mathématiques, les théories des jeux et les scénarios foisonnent, les séminaires sectoriels de sciences humaines et sociales, les appels à la fiction, à la prospective ou à la créativité réunissent les *staffs* autour de noms prestigieux de la pensée. Mais les rythmes problématiques de production et de diffusion des uns et des autres, la multiplicité des contextes auxquels ils s'adressent, les incertitudes grandissantes que ne peuvent manquer de générer tous ces discours composites ne sont-ils pas susceptibles de renforcer les risques perçus de ruptures sociales, d'accident généralisé ? Ou, au contraire, vont-ils susciter, lors d'un constat d'impuissance, des alliances stratégiques et cohérentes pour une humanité évitant le pire..., auquel elle aurait fini par croire, pour faire sa place à ce que la légende conciliatrice du roi Salomon aurait pu appeler « l'intelli-

gence du croire ». L'incertitude est sûrement consubstantielle à la condition humaine, dont la seule certitude est la mort. Vivre avec cette condition suppose sans doute d'en convoquer les dynamiques : elle multiplie les exigences de savoir, de recherches, de rencontres, d'utopies et d'imaginaires, en essayant d'y adjoindre rigueur, respect et transparence.

L'incertitude ne peut être acceptée qu'accompagnée d'une représentation partagée de son éthique, ainsi que d'une vocation humaniste... Mais c'est là une autre histoire...

Notes

* Amble-consultants.

** Sérendipité : caractère d'une découverte inattendue, non anticipée, mais potentiellement féconde dans d'autres domaines, survenue au cours d'une recherche.